

LES DEMOISELLES DU VENT

*

L'article s'étalait sur une page de l'édition du Mardi 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs. »

*

* *

Lundi 24 mars 2014. Dix heures trente.

Assis « Aux pirates », devant moi, un café fume. De ma place j'entends le patron, petit bonhomme presque chauve, trapu, usé, comme vieilli trop vite. A chaque fin de phrase, sa voix déraille dans les aigus, compliquant la tâche qu'il s'est fixé.

- Je te dis que le camion est arrivé vers minuit ; j'allai fermer !

L'autre, en face, ne réagit pas. Alors il reprend, insiste, mime pour convaincre.

- Y'avait personne j'te dis ; j'étais clean, rien picolé ! Il venait de Plogoff, il s'est arrêté là, juste devant, un type est descendu et m'a demandé la route de Bestree.
- Pourquoi t'as rien dit au journaliste tout à l'heure ?
- J'me méfie c'est tout ! Tu reprends quelque chose ?

Il disait vrai, j'avais rejoint les déménageurs sur son parking, au milieu de la nuit. Un quart d'heure plus tard, le piano était déposé sur la lande, ni vu ni connu, vaguement recouvert par une bâche trouvée au fond du camion. Le correspondant local, avec les mêmes questions était reparti bredouille. Il n'était pas d'ici l'ancien « prof » de français reconverti journaliste, venu lui aussi en bord de mer, au calme, pour ses derniers jours. J'étais ici pour un jour, deux peut-être ; les derniers, tout comme lui.

*

* *

Vendredi 14 mars 2014, quartier Bastille, Paris, un homme jeune parle devant un interphone.

- Monsieur Jung ?
- Oui.
- Les Déménageurs Bretons, Pierre Legrand, bonjour, pour ... le ... devis.
- Oui, oui, montez, ... dernier étage, à droite, je vous ouvre.

- Pierre essoufflé, râlait à chaque marche – Encore un sixième sans ascenseur, - réalisait qu’il devait reprendre le sport - Putain, les gars vont me maudire !- Presque arrivé, il perçut un air de piano, bientôt couvert par une voix approchante.
- ... ‘cusez la pagaille, je profite du piano, dans quelques jours, ..., enfin, je souhaite vous le faire déménager en Bretagne. C’est dans vos cordes ?

Pierre nota le bon mot mais resta professionnel.

- Euh, oui, il faut une équipe de quatre personnes, deux chauffeurs, c’est loin, et ...
- Ne vous inquiétez pas, je paierai le prix qu’il faudra, ... ce sera ma dernière fantaisie.

Il aurait pu s’étonner ; c’était surprenant, inquiétant. Il continua.

- Pour l’escalier, il faudra prévenir les voisins.
- Non non, pas la peine, une grande baie a été ouverte en façade. Approchez, venez voir !
- M Jung lui désigna l’ouverture. Pierre reprenait espoir.

Un silence emplit la pièce. Pierre se retourna. Il vit M Jung s’affairant à passer une peau de chamois sur le bois noir et lustré du piano. Il le bichonnait, le bouchonnant comme un lad s’attarderait sur les flancs d’un cheval, une main posée sur le dos, de l’animal. Pierre l’interpella.

- Et pour l’adresse d’arrivée ?
- Plogoff ! Je vous y retrouverai. Pour l’horaire par contre ...
- On peut commencer très tôt, si vous voulez.
- Au contraire, j’aimerais une livraison tardive, si possible le lundi 24, vers ... trois heures du matin.

Monsieur Jung était prêt à payer un bon prix. Pierre précisa quand même, raisonnant à haute voix.

- Bien sûr, c’est possible, - il se voyait déjà en train de rembourser son comptable et son banquier, peut-être même son percepteur - si on part d’ici dans l’après-midi, on sera là-bas vers minuit. Ça veut dire heure de nuit majorées, repas, couchage et retour le mardi matin ; on est obligé, les lois, les règlements, les ...
- Ne vous inquiétez pas. Vous me direz. Je vous remercie pour votre déplacement.

C’était terminé. Il tendit la main mais n’eut droit qu’à un rapide mouvement de tête. Assis à son piano, très raide, M Jung allait jouer, concentré, retourné dans son monde de musique.

*
* *

Lundi 24 Mars, treize heures.

J'ai mangé seul, une nouvelle fois. Sans appétit, sans entrain, fatigué. Sur la terrasse du restaurant, je rêve. J'aime bien ! Penser au fil du vent, laisser aller mes idées, ré imaginer l'instant, le transformer, le faire rentrer dans mes envies. A mes pieds, le parking puis la lande, l'océan. Le vent souffle, comme à son habitude. Je le préfère sournois, jouant à s'engouffrer dans la voile du bateau échoué là-bas sur la lande, à tarabuster l'équipage de fortune qui s'affaire sur le pont. Ça a plus de gueule quand même ! En réalité, je le sais bien, c'est plus simple. Comme mon quotidien. Quelques bonnes âmes s'échinent à rabattre une bâche improvisée sur un piano, prennent soin d'un instrument que j'ai abandonné aux quatre vents.

Pourquoi ? Chaque jour un peu plus, la vie que j'aime, celle des jours d'avant, cette vie devient impossible. Mes doigts, ma mémoire, ma concentration, mes yeux, tout s'enfuit. Plus aucune partition ne résiste aux assauts répétés de la maladie et de la vieillesse. Liguées contre moi, ces deux garces grignotent la technique de toute une vie. Triples croches esquintées, dièses et bémols abîmés ; une lente agonie me guette, ricane dans mon silence intérieur, sûre de son fait, s'amuse d'une interminable dérive dans un brouillard de plus en plus épais. Mais je lui préfère un baisser de rideau à l'heure que j'aurais choisie. Ici, bientôt, très vite !

Dans quelques heures, demain au plus tard, je m'assoierai devant le piano. Le dernier morceau joué, une main sur le bord du clavier, je saluerai les promeneurs, s'il y en a, ou les oiseaux, ou le vent. Je reculerais, je quitterais ainsi la scène à petits pas. J'irai à la falaise, tout doucement, apeuré, mais résolu. A la pointe là-bas, je tomberai entre vagues et rochers, pour l'ultime broyage. J'espère qu'un souffle providentiel basculera mon regard vers le large, vers le soleil couchant. Optimiste, j'ose un dernier désir ...

Perdu dans mes songes, je sens la manche de mon manteau tirée vers le bas. Un enfant d'ici, débraillé, tout bouclé.

- Et monsieur, tu sais ce qui se passe ?
- D'ici, je ne vois pas grand-chose bonhomme !
- Y'a un piano là-bas. Mon père y dit que c'est la mairie, qu'ils les installent n'importe où, dans les gares aussi, il dit ! Moi, j'aime pas le piano !

*
* *

Samedi 8 mars 2014

Onze heures. Comme chaque samedi, une voisine sonne et me tend un paquet d'enveloppes. Son geste d'humanité m'indispose presque, parce qu'il me rappelle que je ne descends que rarement ; plus de jambes, plus d'envie ; nulle part où aller ! Dans le tas, je remarque une enveloppe sombre ; un décès sans doute, encore un. Rien d'étonnant à mon âge. Parfois je ne sais même plus de qui il s'agit.

- Merci encore madame Furet. Bonne journée.

Le papier est épais, l'écriture soignée. A l'intérieur, un bristol, et ce texte, trop bref, définitif :

Cher Monsieur,

J'ai l'immense douleur de vous annoncer le décès de la Comtesse Mathilda.

Très sincèrement, Comte Léo di Massana

Une lame argentée, froide, invisible s'insinue en moi.

*
* *

Lundi 24 Mars 2014, quinze heures trente.

Ce faire part que je triture au fond de ma poche, ce bout de carton a ruiné le peu d'envie de vivre qu'il me restait. Envoyé de Hongrie par cet homme qui, il y a si longtemps m'a enlevé Mathilde ! Massimo Léo di Massana. Je le revois ce soir là, si prétentieux, partiellement caché par l'énorme bouquet qu'il t'a tendu avec toute l'arrogance de son jeune âge. C'était dans les loges, à la fin d'un récital. Le lendemain, nous repartions pour Paris. J'ai le souvenir précis de votre départ précipité pour un repas au « Grand Budapest », sa limousine noire filant dans la nuit, corbillard de notre vie. Après coups ! Déjà, ton regard me fuyait, nos lèvres s'étaient effleurées, à peine un souffle. Tu avais détourné ton visage, refusant ma main habituée à te caresser la joue. Je t'ai dit – A demain ! -. Tu savais déjà. Dans la nuit, tu l'as suivi, emportant l'enfant que tu portais. Je n'ai jamais su qui d'un garçon ou d'une fille était né quelques mois plus tard.

Ces quinze derniers jours, notre vie a ressurgi, éructations acides d'un volcan malveillant. Jaillies de l'oubli, nos anciennes conversations m'ont rendu fou. Ton visage et ta voix ont envahi l'espace et chaque parcelle de mon cerveau torturé. Comme avant, tu me racontais, tes longues promenades sur cette lande étendue là, à mes pieds. Avec des mots amoureux, tu

m'as peint et repeint ce paysage difficile, martyrisé, comme aujourd'hui, apaisant, sauvage certains soirs d'été. Je l'aimais, je t'aimais. Tu m'avais appris. Perdu entre passé et présent, enseveli dans mes souvenirs, je sens à nouveau l'air marin, humide, je le vois emmêler tes cheveux dans la lumière à bout de force, transperçant d'épais nuages. Il pleut sur mes joues. J'aperçois, comme dans tes récits, d'éternels promeneurs courbés luttant contre le vent, les bras prolongés de parapluies désarticulés. Tu ris, tu te moques, ton rire roule, infini, comme emprisonné dans un gros coquillage. J'ai saisi le col de ma veste, le remontant sur mon visage, comme parfois, je relevais le drap sur nos corps dénudés, quand, enlacés, tu me disais les grandes vagues, et l'écume qui s'envolaient au dessus des rochers, là-bas, tout à la pointe. - Mathilde, ... Mathilde, ma chérie, où es-tu maintenant ? - Me voici ici, chez toi, pour te retrouver, dans le vent, dans les vagues, dans le ciel. Je sais que tu es là. Forcément ! Je le crois encore maintenant, immobile, glacé ; je scrute les nuages, ... des fois que ton visage.

*
* *

Mercredi 26 mars, en début d'après midi

Retenue par des sangles élastiques, la bâche a des élans d'oiseau maladroit, claque sèchement au vent, vient fouetter le piano en s'affalant lourdement sur son capot. Assis seul « Aux pirates », derrière une fenêtre ruisselante, je regarde les enfants du mercredi, ivres de liberté. Ils lancent ballons et cerfs-volants au vent, qui les envole ou les plaque méchamment au sol, selon son humeur royale. D'autres bambins se poursuivent en riant, autour de buissons rachitiques. Plus loin, un couple se promène, levant à bout de bras un tout petit, comme s'il allaient en faire un oiseau ; il marche à peine. J'aurai aimé cela, moi aussi, si j'avais été père. Je le devine avalant le ciel. J'ai mal ! - Si tu n'étais pas parti, ... si j'avais su te retenir. J'aurais dû le gifler, tout comte qu'il était.

- Quelque chose ne va pas Monsieur ?

Le serveur s'inquiète : j'ai du m'avachir un peu trop ! Veut-il savoir ma peine, et ma solitude ; ou que je lui avoue que je ne comprends plus rien à la vie, cirque depuis longtemps inutile, que je me sens vieux, que je vais m'effondrer ? Mais c'est bientôt fini, je le sais ! Je ne lui dirai rien. Il s'en moque, il doit penser à la vie qui l'attend, juste après.

Par la baie vitrée, un paysage gris dégouline de travers. Les badauds, vaincus par le froid, sont rentrés se réchauffer. L'instant d'avant, ils faisaient cercle autour d'une femme courbée sur le piano. Indifférente au temps, elle continue, une autre lui tient compagnie, toutes deux braves, inconscientes, courageuses. La vie est là-bas, je vais sortir, les rejoindre ; je verrai bien !

- J'ai laissé vingt euros sur la table, ça ira ? ... Merci.

*
* *

Vers quinze heures.

Je marche plus vite, résolu, maudissant cette voix, là à l'intérieur, qui me reproche tout, le bien, le mal, de faire, de m'abstenir. TAIS-TOI ! Laisse moi marcher comme un vieil amoureux, courant – presque - à son dernier rendez-vous. Si ça me chante ! Ralenti par le vent du large, aiguillonné par la curiosité, je dévale un chemin bordé d'une murette empierrée. Comment, pourquoi, pour qui cette femme joue t'elle, insensible aux gouttes, au froid, au vent ? Le parapluie abaissé jusqu'aux yeux, je m'approche, je ralentis, assez près maintenant pour percevoir sa musique. Ne pas la déranger. J'entends sa compagne la supplier: - Maya, s'il te plaît, ce n'est pas agréable, rentrons -.

Elle a raison. Il fait froid, il pleut, Maya joue mal mais divinement mieux qu'une musicienne amateur ; je sais ses efforts, ses doigts anesthésiés par le froid, appuyant sur les touches dures, humides et glacées. Je comprends sa force, immense, insubmersible ; elle s'entête à dompter le vent qui emporte, tord, explose sa musique. Mon bras m'échappe, avance le parapluie au dessus de sa tête.

- Merci monsieur, c'est bien aimable à vous !
- Asseyez-vous à côté, je vous abriterai toutes les deux.

Maya, imperturbable, - ce n'est pas elle qui m'a remercié - continue une danse hongroise, une de celles que nous jouions, Mathilde et moi, voilà plus de trente ans. Des images oubliées reviennent. Avant de m'asseoir à ses côtés, toujours je restais un moment, immobile derrière elle. Je massais sa nuque, chassant d'un revers de main, une mèche échappée de son chignon, toujours la même. Ensuite, je la rejoignais. Je suis troublé maintenant ; celle que j'imagine son amie vient de s'asseoir. Je les regarde. Comme lorsque nous jouions, leurs bras, leurs épaules se frôlent, au hasard de la partition. Ces instants de douceur extrême, je les connais si bien ; je frissonne, je baisse le tête, je me recroqueville.

La pluie a cessé, je vais pouvoir aller plus loin déverser les larmes qui montent, inexorablement. Dans le ciel calmé, les nuages filent vers les terres, laissant par endroits un peu de bleu dans le ciel.

- Je vais vous laisser mesdames. Merci pour ce moment.

*

Trop de larmes dans les yeux.

Aller vers la falaise, pleurer peut-être, la tête emplie de questions : qui est-elle, pourquoi ce miracle offert, ici, tout au bout de mon chemin. – Tu croyais t’en tirer comme ça, te tirer sans rendre des comptes, comme un couard. Regarde la vie une dernière fois, regarde ce à quoi tu renonces – C’est vrai, sa façon de jouer, si pure, si différente, me bouleverse, m’obsède, m’interpelle. Indécis, je tourne longuement, vieux goéland désorienté passant et repassant autour d’elle.

Son amie est partie, lassée ou frigorifiée. J’aperçois une canne blanche appuyée contre le piano. – Fais encore un tour, une jeune pianiste aveugle, cherche, forcément, tu en as entendu parler ! – Je cède, ou je renonce encore un peu, au prétexte de trouver son nom. Aucun ne me vient ; mémoire infidèle, je te hais !

Je suis fatigué à force de tourner en plein vent. Je m’approche et pose mes mains tout au bout du piano, repliant mes doigts sur le bois laqué, comme le ferait un oiseau de ses serres. Face à moi, une jeune femme blonde, très belle. Maya ne joue plus, écoute le vent, détecte peut-être ma présence ? Non, elle se croit seule il me semble, relève ses lunettes sur ses cheveux. Je saisis son sourire discret, un plissement de pommette plutôt, côté droit. Est-ce possible, est-ce la douleur ou encore ma mémoire qui se joue de moi ? Par quelques traits, je vois Mathilde, il y a si longtemps ; nous avons trente ans. – Elle était blonde, voilà tout, arrête de rêver. C’est impossible - susurre ma compagne infernale, trop lucide. Ce sourire pourtant, cette fossette éphémère, Mathilde avait la même parfois, quand elle voulait contenir une joie intense !

Perdu, noyé dans mes pensées, j’aperçois la grande dame, revenue auprès d’elle. Impossible de fuir. Elle me sourit gentiment, pour tout à l’heure sans doute.

- Chérie, tu as de la visite !
- Je sais amour, un monsieur, celui de tout à l’heure je crois, le vent m’a apporté son parfum. Il est encore là ?

Elle reprend :

- Il fait meilleur, j’ai envie de jouer. Viens ! Une danse hongroise, à la manière de maman. Mes doigts sont réchauffés à présent.

Maya allait se décaler d’un côté, ou de l’autre ; « Svéti » allait la rejoindre. Au lieu de cela, très doucement elle avance son bassin vers le clavier, invite Svéti à s’asseoir derrière elle, à s’enrouler autour d’elle. Il y a bien longtemps, Mathilde et moi jouions ainsi. C’était notre

façon de communier, en musique, nos deux corps devenaient un, défiaient l'arithmétique. Nous imaginions être les inventeurs, les dépositaires de cette façon de jouer. Aussitôt, comme un échos ricanant : - D'autres y ont pensé, voilà tout ! Pauvre fou, votre bonheur t'aveuglait. Egoïstes ! – Malgré ces sarcasmes, ou ces vérités que je m'inflige, je suis anéanti.

Je nous revoie répétant ainsi. Je me souviens qu'au détour d'une mesure, j'abandonnais la partition, pour en improviser une autre, toujours réinventée. Ton corps devenait clavier. Tu donnais le rythme, choisissais une tonalité ; nous composions un hymne sensuel. Mes mains, frôlaient tes épaules, dévalaient tes vertèbres. A chaque instant, je devinais tes envies. Toi maîtresse de ton plaisir, moi, l'exécutant consciencieux. Le rythme ralentissait, je remontais masser ta nuque, crispée à l'extrême. Je m'attardais, tu laissais s'échapper un souffle plus profond, tu appréciais. Ta main gauche s'activait, plus grave, les miennes glissaient vers tes flancs. La tension remontait, nous savions. Jouant encore plus lentement, le buste repoussé vers moi, l'invite était limpide ; tu m'offrais tes seins déjà durcis. J'en énervais la pointe au travers de l'étoffe et posais ma joue dans ton dos, écoutant comme un docteur, ton souffle à sa source, devenant forge. Mais tu voulais plus, je le savais, c'était inouï ! Me collant un peu plus à toi, mes mains descendaient sur ton ventre, dansaient sur les vagues ininterrompues qui l'agitaient. Nous étions en pleine mer, isolés, voguant vers un îlot connu de nous seuls, sans carte, sans boussole, je posais mes mains sur tes cuisses, remontant peu à peu, le tissu qui les couvrait. Et nous savions la fin, en repoussant l'instant, à l'infini.

Mes yeux ont quitté le piano ; la musique qu'elles jouent à merveille m'y ramène. Second uppercut ; pleine face ! Je suis un boxeur sur un ring, sonné, chancelant, empêtré dans les cordes du passé. Elles viennent de croiser leurs mains, et poursuivent ainsi le morceau. Nous faisons cela aussi. Maya avait bien dit, tout à l'heure –A la manière de maman -. Ce n'est plus un hasard ; je m'écroule, pour de bon cette fois !

*
* *

Quelques minutes ont passé

- Monsieur, Monsieur !

Deux voix mêlées descendent vers moi. Un « do », empli de gravité ; un « fa », inquiet, presque angoissé. J'entends :

- S'il te plaît chérie, va chercher les secours, je reste avec lui.

La tête posée sur les cuisses de Maya, agenouillée sur l'herbe détrempée, je bois les mots apaisants qu'elle me souffle. Je garde les yeux fermés, m'imaginant la rejoindre dans sa nuit infinie – Monsieur, monsieur, s'il vous plaît, tenez bon. Je suis là ! Ma ... euh « Svéti » va revenir- Elle sursaute, Svéti chérie approche, essoufflée.

- Personne sur le chemin. On va téléphoner ! Il doit avoir un portable.

- Garde les yeux fermés ! – me conseille la petite voix intérieure, soudain copine et complice, - goûte encore ce moment que tu n'espérais plus -. Je sens plusieurs mains pressées qui s'insinuent dans mes poches, cherchent, tâtent - C'est ça, dans ma poche intérieure – et trouvent. Elles vont allumer mon portable, voir la vieille photo numérisée, en fonds d'écran, - Mathilde et moi, encore jeunes -, Svéti dira à Maya – c'est ton père ! – on pleurera et ça finira comme ça. J'attends. Rien !

- Tu te rappelles le numéro de ma tante à « Kerneves »

Bien sûr, la vieille sœur de leur mère, je l'avais oubliée, on était fâché, je sais plus.

- Allo tati Irène, c'est Maya. On est sur la lande. Appelle les secours ; un vieux monsieur a fait un malaise, vite, s'il te plait, ... attend... non, ... attend, ... il, ... il va mieux, il ouvre les yeux, je te rappelle.

*

* *

Quelques secondes plus tard

Ma tête est tournée vers Sveti. J'espérais le soleil, pour mes derniers instants ; il est là, déborde légèrement dans son dos, énorme disque rouge m'interdisant désormais d'aller à sa rencontre. Bouche entrouverte, elle cherche des mots, pour dire ce qu'elle comprend. Ses yeux naviguent du téléphone à mon visage, puis se lèvent vers Maya, en vain hélas, recommencent.

- Tu es toujours là Sveti ?

Péniblement je me relève, craquant de toutes mes articulations, souriant malgré tout. Assis au piano, je joue une première note, du bout du majeur. Un silence très long. Une autre enfin, plus légère, encore hésitante, comme on trempe un orteil, puis un autre dans l'eau froide. Le vieux monsieur désespéré de tout à l'heure a disparu, ce n'est pas lui qui joue. A ma place, un pianiste, plus jeune de trente ans, entame l'arrangement d'une danse hongroise composé dans une chambre d'hôtel, là-bas, à Budapest. Le tempo ralentit, je me rappelle tes paroles – Darling, nous devrions la transcrire, nous allons l'oublier, comme tant d'autres ! - et ton rire, envolé par la fenêtre. Nous improvisons ce matin là, concentrés, muets, communiquant par

petits signes de tête, mouvements d'épaule, relevant le menton ou les yeux, avançant le buste, laissant s'échapper des sourires signifiant –oui, c'est ça, c'est parfait –, tout un langage de signes, d'attitudes, de complicité, de patience, d'amour ; nous musiciens, nous compositeurs, nous chefs d'orchestre, nous la musique. Et tout autour, personne, le vide, l'univers.

Très vite, une ombre passe dans mon dos, pose sa main sur mon épaule, pivote et s'assoit à ma gauche, Svéti, légère, se pose de l'autre côté. Assis entre elles, je sens déjà la douce chaleur de nos membres si proches. Sans se concerter, elles m'accompagnent à la perfection. Les notes tombent, implacables, tout comme l'évidence qui nous frappe maintenant. Sans parler, nous savons tous les trois, reliés par ces lignes de musique composées, jamais transcrites, transmises, mot de passe venu de nos passés.

Maya termine sa partition ; elle pose sa tête sur mon épaule. Il me reste encore quelques notes, Svéti terminera seule tout au bout du clavier, comme Mathilde autrefois offrait ces mêmes notes au souffle d'air venu de la fenêtre entre ouverte.

Face à la mer, face à nous-mêmes, côte à côte, étrangers pour quelques instants encore, nous ne trouvons pas les mots. En silence, je t'en supplie ma fille chérie, ne bouge pas, laisse-moi savourer ces moments inconnus.

Un peu après, ta Svéti se lève, s'éloigne doucement, sans trop savoir où aller. Elle a dit – Je vous laisse- Je suis soulagé ; un instant je l'ai cru ta demi sœur.

Et puis, comme dans un rêve, à peine plus fort que les derniers sifflements du vent, j'entends ta voix, rescapée d'une lutte intérieure admettant l'évidence. Tu m'adresses un premier mot, miracle de logique, si longtemps après :

- Papa !

*
* *

Urgence

- Monsieur Legrand ? Bonjour, M Jung, vous vous souvenez ? Vous êtes repartis bien sûr ! Euh, ... oui. Dites, vous pourriez revenir prendre le piano ? Finalement, on rentre à Paris. Mais ne vous inquiétez pas, je vous paierai en arrivant. .. Alors je vous attends. Merci, à demain, devant « Le Pirate » ...

*
* *